

l'aspect spectral était, à lui tout seul, fait pour surprendre, tout eût facilement pu déplaire à des yeux accoutumés à la riante magnificence de l'Italie ; mais aucune impression triste ne pouvait, dans cette maison, venir à la jeune fille des objets extérieurs ; le mot *bienvenue* lui semblait être inscrit sur tous les objets comme sur tous les visages, et dans cette atmosphère si douce, elle sentait instinctivement que le bien-être matériel n'y était que l'image d'un bien-être moral beaucoup plus nécessaire encore que l'autre au bonheur de la vie.

— Il ne faut pas mettre votre robe noire aujourd'hui, Gabrielle, lui dirent ses deux blondes cousines, en apparaissant pour la troisième fois dans sa chambre depuis une heure qu'elle était levée, et apportant cette fois une corbeille où se trouvaient des vêtements semblables aux leurs.

— Pourquoi ? dit Fleurange un peu étonnée.

— Ne savez-vous pas qu'en Allemagne, nous quittons le deuil aux grandes fêtes ? répondit Clara, la plus jeune des deux. Vous serez donc aujourd'hui habillée comme nous, et puis vous le serez toujours ensuite quand ce triste deuil sera fini.

L'aînée des deux sœurs vit que sa cousine ne répondait pas ; elle s'approcha d'elle et lui dit tendrement :

— Clara vous a-t-elle affligée ? dit-elle. Pardonnez-lui. Elle est si heureuse et si gaie, qu'elle ne peut se figurer ni le malheur ni la tristesse.

— Je ne veux pas les rappeler aujourd'hui, dit Fleurange, et je ferai ce qu'elle me demande. Mais vous, chère Hilda, continua-t-elle, en regardant avec admiration les cheveux d'or de sa cousine et son front grave, auquel une couronne de reine aurait semblé convenir aussi bien qu'une auréole de sainte, n'êtes-vous pas gaie et heureuse autant qu'elle ?

— Heureuse, oui, dit Hilda ; mais je ne suis pas aussi gaie.

Après quelques explications, Fleurange se conforma aux désirs de ses cousines. Mais lorsqu'à l'heure du repas de famille, la belle Hilda, déjà revêtue de blanc, lui apporta une guirlande pareille à celle qu'elle portait elle-même et voulut la poser sur son front, elle résista.

— Pour cette guirlande, Hilda, dispensez-moi de la mettre.

— Pourquoi ?

— Parce que jamais je n'ai porté de parure de ce genre ; parce que, malgré tout, je ne puis et ne veux pas oublier que je suis une pauvre orpheline, qui ne dois pas songer à me parer ni à aller dans le monde.